

ÉLOI LAURENT

SOCIAL-  
ÉCOLOGIE

CONTRE  
L'ÉCOLO-SCEPTICISME  
ET L'ÉCOLO-FATALISME!

Flammarion

# ÉLOI LAURENT

# SOCIAL-ÉCOLOGIE

La social-écologie, c'est d'abord une nouvelle grille de lecture des grands problèmes environnementaux, locaux et mondiaux. C'est aussi un nouvel horizon politique. Car les questions écologiques sont devenues des questions sociales.

Ce livre met en lumière le rôle fondamental que jouent les inégalités sociales dans les crises écologiques : la richesse excessive et la pauvreté extrême, et plus généralement les inégalités de revenu et de pouvoir, sont responsables de nombreuses dégradations environnementales.

Il montre ensuite que ces dégradations ne peuvent se réduire ni à un excès ni à un défaut de développement économique : elles sont surtout la conséquence d'une carence de développement humain et institutionnel. Il montre alors que la démocratie se révèle notre meilleur recours pour faire face aux crises écologiques, à la condition que nous affirmions la centralité du principe de justice et d'égalité. Elle est aussi notre meilleure protection pour affronter les catastrophes écologiques, qui sont marginalement naturelles et réellement sociales.

La social-écologie permet de réconcilier les impératifs contradictoires de progrès et de conservation. De mieux comprendre les enjeux écologiques pour mieux les gouverner.

Cet essai documenté et engagé est une démonstration accessible à tous et une invitation à l'action. Il porte un message d'espoir : nos sociétés seront plus justes si elles sont plus soutenables ; plus soutenables, elles n'en seront que plus justes.

*Éloi Laurent est économiste et conseiller scientifique à l'OFCE, le centre de recherches en économie de Sciences Po. Il enseigne dans le Master of Public Affairs de Sciences Po, à Stanford University et au Collège des hautes études européennes (La Sorbonne). Il est l'auteur de La Nouvelle Écologie politique (avec J.-P. Fitoussi, Seuil, 2008).*

Flammarion

# SOCIAL-ÉCOLOGIE

DU MÊME AUTEUR

*La Nouvelle Écologie politique* (avec Jean-Paul Fitoussi),  
Paris, Seuil, coll. « La République des idées », 2008

Éloi Laurent

# SOCIAL-ÉCOLOGIE

Flammarion

© Flammarion, 2011  
ISBN : 978-2-0812-5569-2

À Sylvie, par Sylvie, pour Sylvie





« L'homme a toujours été naturel, la nature est désormais presque totalement humaine. »

Serge Moscovici,  
*Essai sur l'histoire humaine de la nature* (1968).



## Introduction

### GOUVERNER LA SECONDE NATURE

À mesure que s'aggravent les grandes crises écologiques contemporaines – changement climatique, destruction de la biodiversité, dégradation des écosystèmes, raréfaction et pollution de l'eau –, il apparaît de plus en plus vain de vouloir nous dissocier du monde naturel. Nous dépendons de la Nature pour notre survie et notre bien-être : au-delà de 2 °C de réchauffement de la température terrestre, notre existence sera pénible ; au-delà de 6 °C, la planète deviendra invivable. Si nous sommes privés des services que nous rendent gracieusement des écosystèmes dont la munificence s'épuise, toute notre intelligence ne suffira pas à leur substituer des artefacts pour satisfaire nos besoins élémentaires : respirer, boire, manger, contempler. Dépossédés de la riche diversité des formes de la vie, qui est autant une source de bien-être matériel qu'un réservoir de connaissances, nous nous appauvrirons biologiquement et nous nous étioleons intellectuellement. Notre dépendance à l'égard du monde naturel est donc bien réelle, et c'est

faute de le comprendre que nous nous portons aveuglément atteinte quand nous le brutalisons. Le cadre général de cet ouvrage n'est donc pas le rapport entre l'Homme et la Nature : il sera ici question de la relation qu'entretient l'Homme avec le reste de la Nature.

Dans ce cadre, le rapport de dépendance, nouveauté fondamentale de notre temps, est désormais à double sens : le reste du monde naturel, tel qu'il est aujourd'hui, au terme de milliards d'années d'évolution, dépend de nous. C'est la signification de l'entrée dans l'anthropocène, cette ère nouvelle où l'homme devient la première force géologique sur la planète, le roi des éléments. Inconscient de sa puissance, ce tout jeune seigneur de la biosphère y conduit les quelque 1,5 million d'espèces vivantes au seuil de la sixième grande extinction<sup>1</sup>, qui fait suite à celle des dinosaures voilà 65 millions d'années, extinction dont nous savons avec une quasi-certitude qu'elle fut provoquée par l'écrasement d'une météorite sur la Terre. Notre pouvoir est aujourd'hui semblable à cet astéroïde dévastateur : des centaines de milliers d'espèces dites « sauvages » nous devront leur survie ou, au contraire, leur disparition.

En somme, il n'y a plus de « première nature » au sens où l'entendait jadis Cicéron. Le monde naturel originel, préhumain, qui a bien entendu aussi évolué de lui-même, a été, aussi loin que porte le regard, irrémédiablement altéré et transformé, comme le pressentait un des pionniers de l'écologie politique française, Serge

---

1. Un tiers des espèces végétales et animales dont nous suivons avec précision l'évolution sont menacées d'extinction, au rythme de 100 à 1 000 fois le rythme naturel observé au cours des 500 millions dernières années.

## Introduction

Moscovici, voilà quarante ans. Ce que l'on nomme « l'environnement » se confond donc à présent avec la « seconde nature <sup>1</sup> », celle que l'humain a façonnée sinon à son image, du moins à son usage. Selon des calculs récents, en 1700, seuls 5 % des terres de la biosphère étaient accaparées par des activités humaines intensives (agriculture, villes), 45 % étaient dans un état semi-naturel et 50 % totalement sauvages. En 2000, 55 % de la biosphère sont accaparés par des activités humaines intensives, 20 % sont dans un état semi-naturel et 25 % sauvages <sup>2</sup>. « L'homme est à la fois créature et créateur de son environnement », rappelait dès 1972 la déclaration finale de la conférence de Stockholm. Poussons plus loin le raisonnement pour entrer dans le vif de notre sujet : si l'on admet que l'ensemble du monde naturel dépend à présent de nous, c'est donc la manière dont nous organiserons nos sociétés qui déterminera le devenir des écosystèmes et des espèces qu'ils abritent. Autrement dit, les questions écologiques sont devenues des questions sociales.

---

1. « Quant à la terre, elle est sous la domination de l'homme avec toutes ses richesses. Les plaines et les montagnes sont là pour notre jouissance, les cours d'eau, les lacs sont à nous, nous semons le blé, nous plantons des arbres, nous donnons à la terre de la fertilité par des canaux d'irrigation, nous régularisons le cours des fleuves, le rectifions, le détournons, nous nous efforçons enfin avec nos mains à créer dans la nature une seconde nature. » Cicéron, *De la nature des dieux*, livre II, LX, trad. de Charles Appuhn, Paris, Garnier, 1935.

2. E. C. Ellis *et al.*, « Anthropogenic transformation of the biomes, 1700 to 2000 », *Global Ecology and Biogeography*, vol. 19, septembre 2010, p. 589-606. Cette comptabilité ne prend pas en considération les mers et les océans, qui représentent 70 % de la surface du globe et 90 % de la biosphère, et dont on ne connaît qu'environ 5 %. Pour autant, ces espaces sont également affectés par l'activité humaine, notamment par le biais de l'acidification qui résulte des émissions polluantes.

Comment comprendre les relations complexes qu'entretiennent systèmes sociaux et écosystèmes ? Ces derniers constituent la trame souvent invisible des sociétés humaines. Ils ont d'ailleurs parfois été utilisés comme des métaphores, voire des modèles pour les systèmes sociaux, bien souvent, il faut le dire, au service d'idéologies dangereuses<sup>1</sup> ou douteuses<sup>2</sup> et presque toujours en vue de naturaliser les enjeux sociaux<sup>3</sup>. Mais puisqu'il est nécessaire de progresser dans le raisonnement réciproque, il nous faut saisir comment l'évolution des systèmes sociaux détermine la dynamique des écosystèmes. L'urgence de cette question ne fait guère de doute : nous n'éviterons plus un certain nombre de problèmes sérieux que nous avons créés, que nous subissons et qui n'ont donc rien de « naturel », ni dans leurs causes, ni dans leurs conséquences.

Un paradoxe déroutant s'insinue pourtant dans le discours actuel : plus l'humanité est mise, à juste titre, en accusation dans l'accélération des crises écologiques contemporaines, plus grandit le pessimisme quant à la capacité humaine à résoudre ces crises. Désabusés, des scientifiques de premier plan remarquaient récemment que si la connaissance humaine des systèmes écologiques a progressé de manière fulgurante au cours des dernières décennies, la situation de ces systèmes est

---

1. L'entomologiste Karl Escherich (1871-1951), compagnon de route d'Adolf Hitler, voyait ainsi dans la termitière le modèle parfait d'organisation sociale inspirant l'État national-socialiste.

2. Par exemple, lorsque la théorie sociobiologique est appliquée aux humains (voir E. O. Wilson, *Sociobiology : The New Synthesis*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1975).

3. À l'exception notable du courant dit de l'« écologie urbaine » développé par l'école sociologique de Chicago dans les années 1920 et 1930.

pourtant plus mauvaise que jamais<sup>1</sup>. Il est donc utile de poser à nouveaux frais deux questions essentielles : comment ces désastres réels et potentiels ont-ils été engendrés par le fonctionnement des sociétés humaines ? Comment celui-ci peut-il en atténuer l'impact ? Pour regarder en face ces interrogations, le rôle des sciences sociales – sciences de l'intelligence des sociétés humaines – est tout sauf marginal comparé à celui des sciences dures. Il redevient au contraire central : ce sont les sciences sociales qui nous aideront à inventer un sentier de développement praticable pour arpenter ce que le biologiste de Harvard Edward O. Wilson a appelé le « siècle de l'environnement ».

Darwin l'avait précocement compris, lui qui, dans l'introduction de *L'Origine des espèces* (1859), rendait hommage à la fois à son collègue et concurrent Alfred Russel Wallace, et au révérend Malthus. À Wallace, parce que, selon le principe des découvertes multiples, il avait peu après Darwin, et indépendamment, mis au jour la loi de la sélection naturelle dont il a en quelque sorte forcé ce dernier à s'attribuer la paternité en publiant enfin son chef-d'œuvre, conçu vingt ans plus tôt. À Malthus, parce que son *Essai sur le principe de population* (1798) aurait inspiré à Darwin l'idée d'une lutte pour la survie entre individus les mieux adaptés contribuant, avec d'autres phénomènes, à l'évolution des espèces<sup>2</sup>. À l'origine de la biologie moderne se trouverait ainsi un « modèle » social.

---

1. W. N. Adger, K. Brown, D. Conway, « Progress in global environmental change », in *Global Environmental Change*, 20 (4), 2010, p. 547-549.

2. Il serait dès lors plus juste de parler de « malthusianisme naturel » au sujet des thèses de Darwin que de « darwinisme social » au sujet des thèses de Malthus. Au demeurant, Herbert Spencer

La naissance même du terme « écologie », beaucoup plus récente qu'on ne le croit souvent, témoigne à la fois de la communauté de destin entre humanité et monde naturel, et de l'importance des sciences sociales pour la compréhension de ce lien. C'est comme une maison, une entité autonome et intégrée, qu'Ernst Haeckel conçoit le monde naturel quand il utilise dans les années 1860 le radical grec *oikos* pour définir l'écologie comme la science des relations entre les organismes vivants et leur environnement organique et inorganique. L'écologie devient alors la science de l'interdépendance du vivant. Et c'est en référence à la discipline économique que le terme est forgé, la Nature étant comprise comme un grand foyer. Ici encore, la compréhension du social a servi de clé pour celle du vivant. Avant d'explorer cette articulation des mondes naturel et social, il nous faut insister sur leur interdépendance.

Dans cet espace réduit qu'est la biosphère, nous rappellent les biologistes de Stanford Paul et Anne Ehrlich<sup>1</sup>, où la vie est possible de quelques kilomètres sous la surface de la Terre à une altitude supérieure à celle du mont Everest dans l'atmosphère, nous participons des écosystèmes et interagissons avec les autres formes de vie en les consommant (plantes, graines, viande), en étant consommés par elles (grand requin blanc, moustiques, virus de la malaria) ou en coopérant avec elles (bactéries du corps humain, chiens de chasse, autres humains). Dissocier l'homme du monde naturel en conférant à ce dernier une valeur

---

n'a pas attendu la publication de *L'Origine des espèces* pour évoquer, au sujet des hommes, la nécessaire « survie du plus apte ».

1. P. R. et A. H. Ehrlich, « Nature's economy and the human economy », *Environmental and Resource Economics*, n° 39, 2008, p. 9-16.



## Introduction

« intrinsèque » apparaît donc d'emblée problématique. Tout comme postuler une valeur purement instrumentale de la Nature, qui ne serait là que pour nous servir. Le monde naturel ne devrait être ni sacralisé ni instrumentalisé : il est affaire d'interdépendances pour toutes les espèces qui le peuplent. L'unification du temps écologique renforce encore leur solidarité.

Dans sa *Méditerranée*, Fernand Braudel fait l'hypothèse que la longue durée géographique, qui « met en cause une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure <sup>1</sup> », peut être différenciée du temps social (les cycles économiques et sociaux) et du temps individuel. Parce que l'histoire humaine s'est brutalement accélérée au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on distingue de moins en moins nettement ces trois temps, géographique, social et individuel. Il nous faut à présent saisir leur contiguïté, leurs correspondances, leurs imbrications. L'histoire des rapports de l'humanité avec son milieu, « histoire lente à couler et à se transformer », est comme prise dans un tourbillon. John Muir, qui fut à l'origine de la création des premiers parcs nationaux aux États-Unis dans les années 1870 et 1880, affirmait que lorsqu'il voulait prendre connaissance de l'actualité, il allait dans les montagnes. Il entendait ainsi signifier à ses contemporains que rien n'était vraiment nouveau dans leur modernité et que seule la contemplation de la Nature apportait à son âme une régénérescence véritable. Aujourd'hui, notre actualité se trouve effectivement dans les montagnes : c'est sur la peau de chagrin des glaciers que se lit notre devenir.

---

1. Fernand Braudel, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, préface, p. 13-14.

Unification du temps écologique – encore renforcée par la fusion progressive de la biologie et de la géologie en une « science de la terre » globale –, mais distinction des dynamiques naturelle et humaine. Le mécanisme de sélection des individus et des espèces les mieux adaptés est un des instruments de l'évolution naturelle. Mais l'évolution culturelle est quant à elle non darwinienne : elle n'est pas dictée, comme le professent peu ou prou tous les racismes, par la sélection naturelle mais par l'évolution de l'esprit humain et de ses valeurs qui s'incarnent dans des institutions dont la vocation est de traverser le temps pour faciliter la coopération sociale.

C'est un point capital, sur lequel nous reviendrons en détail mais qui mérite d'emblée que l'on s'y arrête : l'évolution non humaine procède notamment par sélection naturelle, des individus et des espèces, déterminée par l'adéquation au milieu. L'évolution humaine, au moins depuis douze mille ans et l'invention de l'agriculture, procède quant à elle par adaptation du milieu et différenciation sociale, processus qui influent en retour sur l'évolution biologique. L'homme, en d'autres termes, construit des institutions qui lui permettent à proprement parler de « changer la vie » et de maîtriser en partie son évolution. Que l'on songe au rôle de l'État providence dans les progrès des organismes humains au XX<sup>e</sup> siècle. Les animaux et les plantes survivent parce qu'ils sont adaptés aux contraintes de leur environnement. Nous prospérons sur terre parce que nous adaptons notre environnement à nos besoins et à nos désirs. Et notre évolution est ainsi faite que nos institutions, et plus largement notre culture (somme ou plutôt produit de nos conceptions morales, de nos institutions et de nos technologies), ne se transmettent pas génétiquement

## *Introduction*

mais par l'apprentissage, donc par l'éducation. Les institutions politiques jouent par conséquent un rôle central dans l'évolution des systèmes culturels qui définissent notre évolution.

Un phénomène contemporain, décisif pour l'apaisement de nos crises écologiques, illustre la force de ces systèmes culturels : la dynamique démographique. La crainte de la surpopulation occupait le cœur de la conscience écologiste des années 1960 et 1970, ce dont témoigne le retentissement de l'ouvrage de Paul Ehrlich (1969) annonçant l'explosion imminente de la « bombe démographique ». Or, l'auteur le reconnaît aujourd'hui, la « bombe » a été en partie désamorcée par la baisse des taux de fécondité dans le monde en développement, baisse dont l'éducation des femmes est à présent le moteur le plus puissant. Le taux de croissance annuel de la population mondiale a ainsi atteint son pic (environ 2,2 %) au milieu des années 1960, quand paraissait l'ouvrage, pour être divisé par presque deux (environ 1,1 %) depuis, tandis que le taux de mortalité l'était lui aussi. C'est que le taux de fertilité a régressé de presque cinq enfants par femme à deux et demi, de façon relativement faible dans les régions les plus développées économiquement (de 2,6 à 1,6), mais forte dans les régions les moins développées (de 6 à 2,6) <sup>1</sup>. Le goulet d'étranglement qui s'annonce d'ici à 2050 (plus de 2 milliards d'individus supplémentaires dans les pays en développement) avant la probable décroissance démographique généralisée qui s'ensuivra ne rend que plus nécessaires de nouveaux progrès de nos systèmes culturels.

---

1. Ces données sont issues des travaux du département population des Nations unies.

Solidarité du monde naturel, unification du temps écologique, singularité de l'évolution humaine, importance déterminante des systèmes culturels humains pour le reste de la Nature. C'est bien à l'interface avec la question sociale que se joue désormais la question écologique. Mais pourquoi y aurait-il urgence à penser leur articulation ? Parce que notre court-termisme maladif, encore aggravé par la « grande » crise que nous traversons, tend à en faire d'irréductibles ennemies. Croyant pouvoir choisir entre l'impératif social et l'impératif environnemental, nous aggravons l'injustice et nous accélérons les catastrophes. Or, si on la comprend bien, ce que j'appelle dans les pages qui suivent la social-écologie porte un formidable message d'espoir : nos sociétés seront plus justes si elles sont plus soutenables, et elles seront plus soutenables si elles sont plus justes.

Le lien entre justice sociale et écologie a un sens précis : les inégalités sociales sont parmi les causes les plus importantes des problèmes environnementaux actuels, tandis que les crises écologiques contemporaines affectent et affecteront le plus durement les plus démunis, dans les pays pauvres comme dans les pays riches. Ce fut la grande innovation analytique du rapport Brundtland publié en 1987. Celui-ci a d'ailleurs été préparé par la conférence de Stockholm qui énonçait dans sa déclaration finale : « Dans les pays en voie de développement, la plupart des problèmes de l'environnement sont causés par le sous-développement. » Une compréhension hâtive de ces textes fondateurs de notre modernité pourrait laisser penser que le développement économique est la solution universelle aux problèmes environnementaux et qu'il est inutile de vouloir y ajouter ce que d'aucuns nommeraient un supplément d'âme social. Il n'en est rien.